

# Héraclius et Eracle : l'image des Byzantins dans la Chronique de Guillaume de Tyr

*Tivadar Palágyi*

ELTE Institut d'Études Romanes

La *Chronique* de Guillaume de Tyr (*Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*) est considérée comme l'une des grandes œuvres historiques du XII<sup>e</sup> siècle. C'est une histoire de l'Orient latin depuis sa conquête par les croisés jusqu'à l'année 1183, où s'interrompt le récit. L'auteur, Guillaume de Tyr, était un homme d'outre-mer né vers 1130 à Jérusalem et mort en 1186, un an avant la bataille de Hattin qui aboutit à la prise de la ville par Saladin. Après de longues années d'études passées en Europe, à son retour en Terre Sainte en 1165, il est fait chanoine d'Acre, puis archidiacre de Tyr. Devenu chancelier du royaume de Jérusalem en 1174, il est chargé par le roi Amauri d'écrire cette histoire de la région d'outre-mer. Archevêque de Tyr à partir de 1175, il fit un long séjour à Byzance à la cour de l'empereur Manuel Comnène. L'histoire composée par Guillaume de Tyr contient un millier de pages dans la dernière édition du *Corpus Christianorum*, divisées en 22 livres<sup>1</sup>. L'ouvrage eut un succès considérable. Utilisé par plusieurs historiens français et anglais dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'œuvre est adaptée en français entre 1220 et 1223 et continué jusqu'en 1277 sous le titre de *Livre du Conquest* ou d'*Estoire* ou de *Roman d'Eracles*<sup>2</sup>. Celui-ci ne doit pas être confondu avec un vrai roman exactement contemporain de Guillaume de Tyr, l'*Eracle* de Gautier d'Arras<sup>3</sup> qui combine le roman d'aventures avec l'hagiographie pour célébrer la fête de l'invention de la Croix.

Si l'adaptation française de l'*Historia* de Guillaume de Tyr est intitulée *Eracle*, c'est parce que l'auteur commence son histoire par un chapitre sur la

---

<sup>1</sup> *Willemi Tyrensis Archiepiscopi Chronicon*, Turnhout, Brepols, 1986.

<sup>2</sup> La vieille édition du *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux I*, Paris, 1844, présente le texte latin avec la version en ancien français. Nos citations proviennent de cette édition.

<sup>3</sup> Gautier d'Arras, *Éracle*, éd. Guy Raynaud de Lage, Paris, 1976.

conquête arabe de la Syrie au VII<sup>e</sup> siècle, sous l'empereur byzantin Héraclius. En effet, pour expliquer la naissance du Royaume latin de Jérusalem, il remonte à l'origine des croisades, à savoir à la conquête musulmane qui indirectement serait à l'origine du pèlerinage armé des chevaliers francs cherchant à libérer la voie d'accès au tombeau du Christ. Mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit que l'empereur Héraclius revêt également un autre rôle dans le bref passage qui lui est consacré. En effet, il est un précurseur des croisades, dans la mesure où, avant d'être vaincu par les Arabes, il réussit à libérer Jérusalem du joug perse et à rapporter la Sainte Croix dans la ville, après avoir remporté la victoire sur le roi perse Cosroès (épisode qui est aussi au centre de la troisième partie de l'*Eracle* de Gautier). Cette campagne d'Héraclius présentée comme le champion de l'Église chrétienne, contre les Perses mazdéens pour la reconquête de la relique de la Vraie Croix, est considérée comme la première « croisade » ou « guerre sainte » de l'histoire. C'est ainsi qu'elle fut déjà présentée au VII<sup>e</sup> siècle par le poète de cour byzantin Georges de Pisidie dans son *Expeditio Persica*<sup>4</sup>.

En lisant le premier chapitre de la *Chronique* de Guillaume de Tyr, on est donc frappé par l'ambiguïté du personnage d'Héraclius. D'un côté, il semble encore porter toutes les marques respectables des empereurs romains : loin d'être un *Graeculus*, un Grec perfide, il est appelé « Augustus » dont la campagne contre les Perses fut une entreprise réussie, tandis que les restaurations d'églises à Jérusalem sont présentées comme des succès éclatants (Livre I, chapitre 1, textes latin et français cités d'après l'édition de 1844, voir note 2) :

Cum enim praedictus Augustus [qui fu mout bons crestiens], victor reversus de Perside (unde crucem Domini cum gloria reportaverat) [...] per Modestum, [...] ecclesiarum ruinas, quas Cosroe, Persarum satrapa nequissimus [cil deables Cosdroez] hostiliter dejecerat, in priorem statum, datis sumptibus necessariis, reformari praecepisset.

Mais le même Héraclius assiste passif et impuissant à l'invasion musulmane en Syrie (I, 1) :

Sic ergo eo discedente, qui afflictis civibus tenebatur patrociniū ministrare.

Voyant l'arrivée des musulmans, pour se sauver il rentre à Constantinople, manquant à son devoir d'aide et d'assistance à son peuple affligé et en danger

<sup>4</sup> Giorgio di Pisidia, *Panegirici epici I*, éd. Agostino Pertusi, Ettal, 1960.

d'être attaqué par les musulmans. Selon le texte français, il choisit de deux choses la moins laide, c'est-à-dire de fuir, plutôt que d'assister impuissant à la défaite des siens :

Li empereres Eracles [...] ot conseil a ses genz et fu teus li consaus que miens estoit lede chose que il sen partist et retornast en son pais que il veist la destruire le pueple et la terre de l'empire et ne le poist amender. Einsi sen alla de Surie.

En lisant le texte latin, on peut même avoir l'impression qu'Héraclius est un lâche qui préfère sauver sa vie par la fuite plutôt que de la risquer dans un combat incertain :

... maluit ad propria sospes redire, quam viribus imparibus, bellorum se dubiis committere casibus.

Après ce portrait somme toute peu flatteur d'Héraclius, voyons ce que Guillaume de Tyr dit des deux adversaires de l'empereur byzantin. Le premier, le roi perse Cosroès est certes « nequissimus » (très méchant) en latin, voire un vrai « diable » en français, mais on apprend aussi qu'en réalité c'est un chrétien converti sous l'influence bénéfique de sa femme, qu'il a été l'ami des Romains (« Romanis amicissimus ») tant que l'empereur Maurice, son beau-père était en vie. Il ne détruit Jérusalem qu'à l'instigation de sa femme, princesse byzantine qui aspire à venger la mort de son père, l'empereur Maurice tué par l'usurpateur Phokas. Cosroès agit donc par haine de la perfidie des Romains : « abominatus eorum perfidiam ». Les Romains méritent d'être punis car ils ont occis « leur seigneur [...] desloiaument et estoit encore ausi com tous sanglans du sanc leur empereur » / « tam nefarium hominem, et adhuc domini sui caede cruentatum, super se regnare passi fuerant ». Quant au troisième protagoniste de cette rétrospective historique, le prince arabe Homar, sa présentation est tout aussi ambiguë. Certes, il est le successeur dans l'erreur du séducteur Mahomet (I, 2) :

Homar, filius Catab, a praedicto seductore tertius, erroris et regni successor.

Homar li fils Catap qui estoit princes d'Arabe tiers apres Mahomet rois et enseignerres de ses commandemenz.

En français, sa présentation est exempte de jugement de valeur, mais on voit vite que même en latin les qualificatifs négatifs ne sont que des obligations

rhétoriques s'agissant d'un musulman, car dans les faits c'est un prince libéral qui non seulement tolère le culte chrétien (« *populo [...] pepercerunt, permittentes eis suum habere episcopum* »), mais fait même rebâtir le Temple de Jérusalem en dépensant des sommes importantes pour les travaux (« *et ecclesiam, quae, ut praedictum est, dejecta fuerat, reparare, et religionem libere conservare Christianam* »). On est frappé de voir qu'Homar répare non seulement les destructions perpétrées par Cosroès, mais aussi les ravages faits par l'empereur romain Titus. L'esprit de ce premier chapitre est donc très éloigné de la dichotomie Romains-Barbares ou païens-chrétiens. Si l'on ajoute que la suite du texte parle de l'amitié qui lie le calife Aron (Haroun al Rachid) à Charlemagne et que l'action conjuguée des deux souverains assure une vie confortable aux chrétiens orientaux, on peut se demander s'il ne s'agit pas de cette tolérance que le chercheur allemand Rainer Schwinges a cru déceler dans l'*Historia*. Si Schwinges et à sa suite Thomas Rödиг<sup>5</sup> ont surtout analysé l'attitude de Guillaume de Tyr face aux musulmans, nous nous concentrons dans cette étude sur les variations de l'image des Byzantins chez Guillaume de Tyr.

On connaît les clichés anti-grecs de beaucoup de textes médiévaux en Occident : les « Grifons » sont efféminés, lâches et traîtres. La tradition épique hellénophobe remonte au moins jusqu'à l'*Énéide* de Virgile. Il est significatif que dans la *Chronique* de Guillaume le vers virgilien « *Timeo Danaos et dona ferentes* » figure à deux reprises, pour caractériser les deux empereurs négatifs : Alexis Comnène, l'empêcheur de tourner en rond de la première croisade, ainsi qu'Andronic qui sera à l'origine de l'expulsion et du massacre des Latins à Constantinople.

Alexis Comnène est affublé de la même épithète négative que le païen Cosroès, il est méchant et fourbe (II, 5) :

... vir nequam et subdulus.

La traduction française ajoute un troisième adjectif : faux, tricheur et déloyal :

A ce tens estoit empereres en Costantinoble uns Greus mout faus et mout trichierres et desloiaus. Alexes avoit non en seurnon Conins.

<sup>5</sup> Rainer-Christoph Schwinges, *Kreuzzugsideologie und Toleranz*, Stuttgart, 1977. Thomas Rödиг, *Zur politischen Ideenwelt Wilhelms von Tyr*, Francfort / Berne / New-York / Paris, 1990, p. 79-81, nuance la thèse émise par Schwinges sur la tolérance de Guillaume de Tyr.

La fausseté des Grecs peut venir tout simplement d'un excès de rhétorique, d'une verbosité enjouée qui gêne les Latins (XVIII, 22) :

... post innumeras dilationes, et verborum aenigmata, qualia Graeci quaelibet cavillantes, perplexis ambagibus respondere solent.

Longuement les detindrent li Grezois si com est leur costume par maintes manieres de paroles.

La tromperie des Grecs est un motif récurrent à propos d'Alexis (II, 19) :

Sicque quotidie, magis et magis Graecorum dolus, et fraus imperatoris detegebatur.

Mais la fausseté d'Alexis est d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée par une générosité simulée :

Nostris autem in simplicitate spiritus et sincera fide incedentibus, vix persuaderi poterat Graecorum malitia, et nequam illorum principis fraus et circumventio pertinax, maxime cum erga eos tanta liberalitate et simulata gratia redundaret.

Alexis est un scorpion qui n'attaque pas de face mais par derrière avec la queue (X, 13) : « vicem scorpionis agens ». Cependant, parfois on accorde à Alexis des mouvements de libéralité sans insister sur son côté pervers (X, 12) :

Constantinopolim pervenerunt, ubi a domino imperatore Alexio satis honorifice suscepti [sunt] (...) sumpta a domino imperatore licentia, donis ab eo cumulati uberioribus.

Li empereres Alexes les receut mout ennoreement.

Mais la véritable nature d'Alexis est celle de la fausseté dont parle Laocoon dans l'*Énéide*. Guillaume de Tyr se servira une deuxième fois de ce vers virgilien pour caractériser le futur empereur latinophobe Andronic, comparé par une image biblique, à un serpent (XX, 2) :

Per idem tempus, Andronicus quidam nobilis Graecus et potens, domini imperatoris Constantinopolitani consanguineus, [...] apud nos moram fecit nobis consolatoriam; se more serpentis in gremio, et muris in pera, male remuneravit hospites suos, verum esse docens, quod a Marone dictum fuerat *Timeo Danaos et dona ferentes*.

Lors avint que uns des puissanz barons de Grece Androines avoit non cousins l'empereur Manuel [...] richement se maintenoit et fesoit larges depens ; mes au darrenier mostra il en soi meismes la tricherie des Grifons.

Le successeur immédiat d'Alexis sur le trône byzantin est Jean Comnène qui certes est beaucoup plus humain que son père et plus favorable aux Latins, tout en n'étant pas parfaitement sincère avec ces derniers (XII, 5) :

Constantinopolitanus imperator Alexius, Latinorum maximus persecutor, rebus humanis exemptus est; cui successit Joannes filius ejus, pater multo humanior, et meritis exigentibus, populo nostro pater longe acceptior; qui etiam non omnino sincerus erga Latinos orientales exstitit, sicut docebunt sequentia.

Il arrive même que Jean Comnène soit comparé à des princes latins au détriment de ces derniers. Jean montre l'exemple en incitant courageusement les autres à combattre : les princes latins jouent aux dés et ont un comportement indigne<sup>6</sup>. Mais les clichés anti-grecs sont prêts à revenir, même dans ce contexte. En effet quelques pages plus loin nous apprenons qu'il faut empêcher à tout prix que la ville d'Antioche ne tombe aux mains des Grecs efféminés (XV, 3) :

Durum enim videbatur et grave nimis, quod civitas tanto nostrae gentis acquisita periculo, tantoque sanguinis felicitum principum dispendio Christianae fidei restituta, quae tantarum semper fuerat caput et moderatrix provinciarum, in manus effeminati Graecorum populi descenderet.

Trop leur sembloit grief chose que la citez d'Antioche qui avoit este conquise a si grant travail de preudomes et ou tant avoient li Tur espandu de sanc de crestiens fust einsi bailliee a tenir et a garder en la main des Griens qui estoient unes moles genz ausi come femmes sanz force et sanz hardement ; de loiaute meismes ne cognoissoient il mie grantment.

<sup>6</sup> XV,1 : « Urgebat dominus imperator, sicut erat vir magnanimus [...] instat viriliter, ut alios ad instandum reddat animosiores. Sic igitur vir egregia animositate insignis, [...] iis qui in conflictibus desudabant, addebat animos [...]. Princeps autem et comes [...] aleam ludebant [...] non sine damno rei familiaris, assidue; et circa bellorum studia remissius se habentes, caeteros quoque a fervore instantiae, suo revocabant exemplo. » « Lempereres qui estoit hom de grant cuer se traveilloit en maintes manieres de grever ceus dedenz. [...] de paroles les amonestoit mout bien et donoit grantz dons a ceus qui bien le fesoient. [...] Li princes d'Antioche et li cuens de Rohes qui estoient juene home ambedui se contenoient mout en autre maniere; car il estoient deschaucie en leur paveillons vestu de cameloz ou de dras de soie; si jooient aus tables et aus esches a grant geus et se gaboient de ceus qui estoient blecie par leur proeces a lassaut. »

La longue explication que la version en ancien français ajoute à l'adjectif *efféminé* est un exemple intéressant d'« exégèse misogyne ». Pour ajouter à la confusion entre les peuples et leurs caractérisations, voici que le comte d'Édesse, tout bon Latin qu'il soit, feint une sédition populaire pour dissuader l'empereur de rester à Antioche (XV, 4) :

... tanquam popularium incursus fugiens, ante pedes imperatoris se dedit exanimem.

... quil vint eu palais devant les piez lempereur iluec se lessa cheoir ausi come touz pasmez et fist chiere dome trop esbahi.

L'empereur Jean est aussi capable de feintes « pieuses » : il écrit au roi de Jérusalem en déclarant vouloir visiter les lieux saints, mais avec l'intention d'entrer dans la ville avec toute son armée (XV, 21) :

... dissimulat mentis conceptum, et occultandi gratia propositi, ad dominum Fulconem Hierosolymorum regem, magnae nobilitatis viros dirigit, significans quod devotionis et orationis gratia, et ut contra hostes in partibus illis opem ferat, libenter, si ita Christianis videretur, veniret.

La mort de Jean Comnène est tout autre que celle d'un *Graeculus* efféminé : s'étant blessé au bras avec une flèche empoisonnée, il refuse, malgré d'atroces douleurs et l'imminence de la mort, l'amputation de son bras, car l'Empire Romain ne saurait être régi par une seule main (XV, 22) :

Hoc vir audiens magnanimus, licet doloris angeretur immensitate, et mortem non dubitaret adesse prae foribus, imperiali tamen majestate constanter observata, sprexit; et respondisse dicitur: *Indignum esse, ut Romanum imperium una manu regatur!* [...] et pro tanti principis defectu, dolor universas occupat legiones.

Quant lempereur oi ce qui estoit hom de grant cuer bien dist que il sentoit la force du venin vers ses entrailles et grant angoisse soffroit ; mes por garir ne se leroit il ja coper la main : car grant honte seroit que li empires de Costantinoble fust governez a une main. Quant cele novele fu espandue par lost que leur sires se moroit ainsi lors firent trop grant duel par lost grant et petit.

Guillaume de Tyr lui adresse un éloge funèbre passionné qui pourrait aussi être celui d'un roi de Jérusalem (XV, 23) :

Sic domino Manuele ad apicem promotus imperialem, pater ejus inclytæ recordationis, vir inclytus, liberalis, pius, clemens et misericors, in fata concessit. Fuit autem [...] facie despicabili, sed moribus conspicuus, et actibus insignis militaribus.

En ceste maniere morut li empereres Jehanz qui estoit mout puissanz et riches larges debonaires bons jostisiers et piteus. [...] Lez estoit de visage mes chevaliers estoit preuz et seurs et bien entechiez.

Le successeur de Jean Comnène, Manuel Comnène jouit à l'instar de son père d'une image de marque très positive. Cependant, la question des deux empires concurrents entache les relations que Manuel entretient avec notamment les Allemands du Saint Empire. L'empereur Conrad fait les frais de cette jalousie, car il tombe dans un piège tendu par les Grecs en Asie Mineure lors de la Deuxième Croisade (XVI, 21) :

Dicebatur publice [...] quod de conscientia et mandato imperatoris Graecorum [...] constructa fuerunt haec tam periculosa molimina; suspectum enim semper et habuisse et habere Graeci dicuntur nostrum, maxime Teutonicorum, tanquam imperium aemulantium, incrementum omne. Molestae siquidem ferunt quod eorum rex Romanorum se dicit imperatorem.

Len disoit communement et je croi quil fu voirs que cil Grezois avoient ce fet par la volente et par le comandement l'empereur Manuel qui ne voust mie que ces genz de l'empire d'Alemaigne venissent a bon chief de leur enprise ; car li Grezois ont touzjorz envie sur eus ne ne vouroient pas que leur pooir creust ne amendast. Trop ont grant desdaing de ce que lemperes d'Alemaigne se claime empereur des Romains ausi com li leur empereres.

Mais à d'autres moments de cette même croisade, aussi bien le souverain français que l'empereur allemand seront bien traités par Manuel (XVI, 23) :

Interearex Francorum [...] pervenerat Constantinopolim; ubi modico tempore secretioribus cum imperatore usus colloquiis, et ab eo honorificentissime, et multa munerum prosecutione dimissus.

Lempereres le receut plus bel quil navoit fet avant et fist sejourner lui et ses barons en la cite jusquau nouvel tens que len claime ver.

On a aussi la surprise de voir côte à côte des appréciations parfaitement contradictoires quant à la valeur des Grecs. Le prince arabe Nur-eddin attaque les places fortes tenues par les Grecs et privées du secours des Latins, car il compte sur la mollesse des défenseurs grecs (XVII, 17), alors que les Latins, eux, comptent sur la richesse et la puissance de l'empereur byzantin pour relever leur situation désespérée (XVIII, 16). L'acte de soumission de Renaud de Châtillon, coupable d'avoir perpétré des massacres à Chypre contre des chrétiens, et qui tombe à demi-nu en prostration devant l'empereur, en inspirant



de la nausée aux autres Latins par son humilité excessive<sup>7</sup>, montre également qu'entre Grecs et Latins la hiérarchie n'est pas figée et que des comportements typiquement orientaux peuvent être pratiqués par certains Latins désormais « orientalisés ». C'est ce que suggère aussi Guillaume de Tyr en réfléchissant dans le prologue du livre XXIII sur les raisons des insuccès des Latins de la deuxième génération. Guillaume note aussi que contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'un empereur byzantin figé et empêtré dans son cérémonial rigide, Manuel soigna personnellement la blessure du roi de Jérusalem lors d'une chasse, et cela malgré l'indignation de ses courtisans (XVIII, 25).

De toute façon, les Grecs ne sont pas les seuls à être taxés d'efféminés par leurs ennemis. En effet, Manuel lui-même qualifie les Égyptiens d'efféminés et appelle le roi de Jérusalem à une coalition pour les combattre (XX, 4). Parfois, les apparences et les étiquettes nationales sont trompeuses. Tenus pour mous et efféminés, les Grecs se battent vaillamment lors d'un siège en Égypte (XX, 17) :

... praeter solitum, et instabant acrius, et animosius resistebant.

Guillaume de Tyr va jusqu'à utiliser des expressions à propos de Manuel qui contredisent très nettement les clichés anti-grecs. Cet empereur tient sa parole et non seulement observe les accords, mais fait plus qu'il n'a promis (XX, 14) :

... fidei memor, et pacta memoriter tenens [...] promissum uberiore cumulavit solutione.

Ces propos de Guillaume de Tyr sont d'autant plus dignes de foi que l'archevêque de Tyr a effectué une mission longue de plusieurs mois à Constantinople et en a rapporté un souvenir très positif qui contraste en tout point avec, par exemple, la célèbre relation de Liutprand qui avait fait une ambassade au x<sup>e</sup> siècle à la cour de Nicéphore Phocas<sup>8</sup>. Guillaume parle avec enthousiasme de la richesse de la ville, de son hébergement (XX, 26), et il n'y a jusqu'aux jeux

---

<sup>7</sup> XVIII, 23 : « Nudis enim, ut dicitur, pedibus, indutus laneis manicis usque ad cubitum decurtatis, fune circa collum religato, gladium habens in manu nudum, quem mucrone tenens, cujus capulum domino imperatori porrigeret, coram universis legionibus, domino imperatori praesentatus est: ibique ante pedes ejus ad terram prostratus, tradito domino imperatori gladio, tam diu jacuit, quousque cunctis verteretur in nauseam, et Latinitatis gloriam verteret in opprobrium, et in delinquendo et satisfaciendo vehementissimus. »

<sup>8</sup> « Relatio de legatione constantinopolitana ad Nicephorum Phocam », *Patrologia Latina* 136 et « Antapodosis », *Patrologia Latina* 136.

du théâtre qui ne soient représentés avec décence et dignité à Constantinople (XX, 25). L'éloge funèbre de Manuel est tout aussi enthousiaste que celui en l'honneur de Jean Comnène (XXI, 5). Mais avant de penser que Guillaume de Tyr est totalement impartial dans son jugement, rappelons cet autre passage où il explique que Manuel est particulièrement populaire auprès des Latins en raison de sa latinophilie, car il préfère les Latins aux « Grecs efféminés » (XXII, 10) :

... tantam Latinus populus apud eum repererat gratiam, ut neglectis Graeculis suis tanquam viris mollibus et effeminatis, ipse tanquam vir magnanimus et strenuitate incomparabilis, solis Latinis grandia committeret negotia.

Ainsi, on comprend qu'après la mort de Manuel les Grecs prennent leur revanche en expulsant et en massacrant les Latins à l'aide d'Andronic qui chez Guillaume de Tyr est porteur des pires clichés anti-grecs. Il est perfide, méchant et comploteur (XXII, 11) :

Andronicus, domini imperatoris defuncti patruelis, vir perfidus et nequam, conspirationum seminator, et erga imperium semper infidelis.

Et le massacre des Latins à Constantinople, avec toutes les atrocités commises par les Grecs<sup>9</sup>, semble déjà préfigurer le sac de Constantinople de 1204 qui confirmera chaque nation dans ses préjugés anti-latins et, respectivement, anti-grecs. Quant à l'attitude de Guillaume de Tyr, nous avons constaté une relative ouverture d'esprit face au monde byzantin. Celle-ci provient peut-être de ce statut de Franc d'outre-mer, de presqu'oriental qui caractérise les descendants des premiers croisés restés en Terre Sainte. On pourrait bien sûr trouver des exemples d'ouverture d'esprit chez les Byzantins contemporains également. Ainsi, Georges Akropolitès, historien de l'Empire de Nicée après la conquête latine de Constantinople, a parfois des attitudes étonnamment latinophiles, motivées par sa position de partisan de l'union de l'Église d'Orient avec celle d'Occident<sup>10</sup>. Ce n'est pas la faute des ces historiens conciliants si l'Union ne s'est pas faite et si Byzance a dû sombrer deux siècles plus tard dans la vague déferlante ottomane.

<sup>9</sup> XXII, 10 : « Dolor enim, quem pridem fallax et perfida Graecia conceperat, edidit et peperit iniquitatem » ; « De la grant desloiaute que li Grifon firent aus crestiens latins en Costantinoble. »

<sup>10</sup> À propos de cet auteur, voir Tivadar Palágyi, « Comment peut-on être Latin au 13<sup>e</sup> siècle ? Témoignages de Georges Akropolitès », *Annuario dell'Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica di Venezia*, 8, 2006, p. 75-108.